

La grange

Il pensait à la grange, Auguste, à la grange qu'il avait connue peut-être depuis qu'il avait deux ou trois ans. Il en avait fait son monde secret. Il s'y était fait une cache dans un amas de planche que l'on entreposait sur un soleret, et c'est de là, sans qu'on le voie, dans la pénombre, qu'il observait les adultes. Qu'ils soient là mais qu'ils l'ignorent, lui donnait une jouissance particulière. Il apprenait aussi à aimer ces coins secrets qu'il y a toujours dans une maison. Le sentiment de sécurité presque absolu, il l'avait connu là, à cette époque. Il ne l'avait plus perdu depuis. La grange était un refuge, un vrai, d'où le monde n'était que l'extérieur de la coquille, et lui, ici, il en était à l'intérieur. Et le monde, on pourrait l'affronter avec plus de courage parce qu'on aurait fait ici réserve de volonté.

Il s'y était lancé dans le foin depuis les hauts. Il cherchait les chattes qui mettent bas, non pas pour les effrayer, mais pour les caresser, les aimer, si attendrissantes à lécher leur progéniture toute gluante encore. De beaux moments. Des moments forts. Et qui en même temps avivaient sa sensibilité. Ainsi il n'était pas devenu un sauvage, espèce que l'on ne rencontre que trop dans les campagnes, un être insensible à la peine d'autrui et plus encore à celle des bêtes. Il gardait cette sensibilité à fleur de peau. Et c'est peut-être à cause d'elle qu'il n'avait pas pu traverser le monde avec des ambitions démesurées qu'aucun sentiment ne saurait retenir. Il était modeste dans ses ambitions.



Premières constatations, la grange révèle souvent une poutraison magnifique, chevillée propre en ordre.

La grange, il l'aimait, il l'aimait avec sa poussière de paille ou de foin, avec ses poutres. Odeur de bois, odeur de foin et de paille, de regain, odeur d'écurie sous-jacente. Magnifiques odeurs. Odeur de sciure prise dans le casier, de charbon là où il en y en avait, dans un coin, entassé entre des planches. Odeur de chat aussi parfois, et quand il pilait dans leur crotte, il charognait et se promettait leur fichier un bois dessus, pour leur apprendre, à ces saligauds ! On les aimait, et puis on les haïssait, surtout quand ils étaient en surnombre.

Et la grange, il la connaissait tant, qu'il aurait pu s'y retrouver en pleine nuit, traverser le pont, emprunter les échelles, aller là où se trouve le monte-charge ou la porte qui communique avec le galetas. C'étaient des gens soigneux, les outils à leur place, en bas, pas de risque de s'enfourcher sur les piquants d'une fourche ou de se couper avec le tranchant d'une hache. Rien qui ne traîne. La place nette, balayée, propre en ordre.



Retour sur les poutraisons que l'on peut admirer sans restriction...

Il se serait mis sur un banc contre la porte de grange. Au cœur de la journée, au meilleur endroit de la maison, en plein soleil levant et il s'y serait assis. Qu'importe qu'il soit seul. Il sait se parler à lui-même, se raconter des histoires. Il aimait aussi à voir le parcours des hirondelles. C'était curieux, elles semblaient jouer entre les deux maisons. Elles tournaient toujours dans le même sens, celui des aiguilles de la montre, et adoraient, sicler quand elles étaient entre les deux bâtisses et que ça résonnait mieux. Elles recommençaient sans cesse. Elles étaient attachantes, et c'était avec elle vraiment la vie dès le printemps et en été, au cœur de son monde. Et quand il pleuvait, il se mettait de même sur le banc pour regarder tomber la pluie et emporter sur la route un peu du mince de foin qui y reste.



Des petits passages bien sympas.

Et il les regarderait encore de là à l'automne, les hirondelles, quand il faudrait partir et qu'elles se mettraient par centaines sur les fils du téléphone, tentant avec peine de rétablir un équilibre que le vent rompait sans cesse quand c'est le mauvais temps. Et alors il en voyait de grelottantes, misérables. Il les comprenait mieux que les autres oiseaux. Il aurait même voulu parfois être à leur place pour aller là-haut en dessus du village, en faire le tour et l'admirer, puis de si haut, plonger sur les toits, mais toujours en évitant les obstacles qui se présentent par un battement d'aile et par une virtuosité extraordinaire. Elles allaient au-dessus du lac et des champs. Elles étaient véritablement les habitantes de la région, et autant que les autres et lui-mêmes, les humains, pouvaient l'être.

- Autant que moi, oui, se disait-il, admiratif.

Ce n'était pas comme les poules. Celles-là étaient à deux pas, en contre-bas, dans le poulailler dont il faudrait refaire la barrière bientôt. Les anciennes poutres avaient fait leur temps et même qu'elles avaient été en chêne. Il faudrait les remplacer par des tubes métalliques et du treillis. Il avait essayé de

convaincre ceux de la maison que ce serait plus beau en bois, mais en vain. Il fallait désormais du solide et qui tienne. Et qui tienne encore pour ces générations qui peut-être pourtant ne voudraient plus de bêtes. Ils n'auront plus rien de notre simplicité, qu'on entendait dire, ils ne pourront plus non plus se contenter de la vie qu'on a.

Il voyait dans un coin, sur le pont de grange qui était encore de terre, un chat roulé en boule dans la poussière chaude du matin. Il aimait cet univers en apparence restreint, en réalité très riche de gestes et d'odeur. Il y était toujours serein, apaisé, il se remettait là de tout ce qu'il avait pu lui advenir ailleurs. Il s'y recréait.